Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 76 (1988)

Heft: [12]

Artikel: Marie et la Réforme : une place à retrouver

Autor: Carillo, Francine

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-278881

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Apparitions : l'Eglise prudente

Une dernière forme de piété mariale très importante est le pèlerinage aux lieux d'apparition, et dans les sanctuaires dédiés à Marie. En France on a dénombré plus de 600 lieux dédiés à la Vierge. Lourdes est le plus important du monde avec ses plus de 4 millions de pèlerins par an (cf. article en p. 15). Depuis 1830, sept apparitions de la Vierge ont été reconnues officiellement par l'Eglise. Mais de 1928 à 1970 on a recensé plus de 210 apparitions attribuées à Marie et non reconnues par l'Eglise, qui est très prudente et qui affirme qu'on peut refuser son assentiment à ces révélations à condition qu'on le fasse sans mépris. Les apparitions sont des signes et non des preuves, elles ne sont pas indispensables, mais peuvent aider la foi de certains.

Deux apparitions récentes occupent de temps en temps les pages des journaux : Medjugorge en Yougoslavie, où la Vierge serait apparue plus de 2000 fois déjà depuis 1981, et Kibeho au Rwanda. Ces lieux d'apparition sont populaires, avec leur lot de conversions et de guérisons. A part Lourdes (apparition en 1858 à Bernadette), rue du Bac à Paris (1830), La Salette (1846), Fatima (1917), Beauraing en Belgique (1832) sont les plus connus.

Brigitte Polonovski Vauclair

* Un dogme est l'expression ecclésiale d'un certain consensus des fidèles qui dit la foi d'une communauté. Le dogme est au service de la révélation, de la foi, mais ne dit pas toute la foi et la formule dogmatique porte toujours l'empreinte de son temps.

ne. Marie dit alors : « Je suis la servante du Seigneur, que tout se passe en moi comme tu l'as dit. » L'accord est parfait et c'est pour cela surtout que la pensée chrétienne retiendra pour désigner cette jeune femme l'expression « vierge et mère ».

Vierge, elle l'est précisément parce qu'elle a en toute liberté accepté d'être celle qui recevait tout, non d'un autre à son (et notre) niveau de compréhension humaine, mais de l'Autre, son Dieu, Père et Créateur. Mère, elle le devient par sa libre disposition d'elle même face à la Parole reçue, non pour elle mais pour l'ensemble de l'humanité, de tous les temps et de tous les lieux.

La jeune femme de Nazareth d'il y a 2000 ans est donc désormais sortie de l'anonymat pour apparaître pour l'ensemble de l'humanité celle par qui Dieu se veut sauveur du monde. Du particulier il nous fait passer à l'universel : nous ne pouvons jamais dire « Jésus » sans révéler par là même le passage de Dieu en humanité par une Femme, Marie.

Jean-Bernard Livio

Marie et la Réforme : une place à retrouver

Les premiers réformateurs voyaient en Marie une figure importante en tant que servante du projet divin et modèle de foi. Cette importance s'est amenuisée au fil du développement de la tradition réformée : elle est aujourd'hui à repenser.

S'il fallait résumer à l'extrême l'enseignement de la Réforme à propos de Marie, on pourrait reprendre ce mot d'un pasteur français du XVIe siècle : « Que Marie soit en honneur et que le Seigneur soit adoré. »

On retrouve là deux motifs qui ont traversé la pensée réformée jusqu'à nos jours :

« Marie, reine du Ciel », tapisserie de l'école franco-flamande, abbaye de Royaumont : pour la tradition protestante, cette interprétation de la figure de Marie revient à lui donner des attributs qui ne reviennent qu'à Dieu.

d'une part, la place toute particulière de Marie dans le dessein de Dieu et, d'autre part, sa subordination au Christ, seul médiateur entre Dieu et les humains.

On ne le sait peut-être pas assez, mais Marie a été une figure importante pour les premiers réformateurs, notamment pour Luther et Zwingli. Reprenant les fondements dogmatiques de l'Eglise ancienne, ils travaillent à donner à Marie un nouveau contenu biblique, orienté tout entier par la christologie. Et s'ils s'élèvent avec véhémence contre les proliférations que connaît le culte marial dans le climat de jugement dernier qui règne à la fin du Moyen Age, c'est pour rendre à Marie l'honneur qui lui est dû, non comme médiatrice des pauvres pécheurs, mais comme humble servante du projet divin.

Luther a beaucoup de tendresse pour Marie, comme en témoigne son commentaire du Magnificat. Mais pour lui, il ne s'agit jamais d'élever Marie, puisque l'Evangile souligne justement sa petitesse. C'est par grâce qu'elle est devenue la « mère de Dieu » (theotokos), non par mérite. C'est pourquoi on ne doit pas faire d'elle « la reine du ciel », ce qui revient à attribuer à une créature ce qui ne convient qu'à Dieu.

Zwingli est proche de Luther dans sa perception de Marie et voit en elle un instrument de l'histoire du salut et un modèle de vie chrétienne toujours orienté au mystère du Christ. Bien qu'il garde les fêtes mariales, il combat résolument la vénération religieuse de Marie. Le vrai culte de Marie consiste pour lui à se pencher sur les pauvres.

Calvin est plus réservé que ses prédécesseurs au sujet de Marie et, bien qu'il la célèbre comme la vierge sainte, il ne parle jamais d'elle comme « mère de Dieu ». A Genève, toutes les fêtes de Marie sont supprimées, car c'est à Dieu seul que les chrétiens doivent rendre un culte. La pensée de Calvin sur Marie est à entendre dans un contexte de polémique avec « les papistes » pour qui Marie est devenue une « idole », mais cela n'empêche pas le Réformateur de célébrer la « mère de notre Seigneur » comme docteur et modèle de foi.

Par la suite, Marie reçoit toujours moins de place et, chez les théologiens réformés des XVIIe et XVIIIe siècles, l'intérêt pour la figure de Marie est bien tiède en comparaison de la Réforme. Même dans le piétisme allemand qui est plus attentif à la présence du féminin dans la religion, Marie n'est pas mise en relief et le thème s'efface encore davantage avec l'avènement de l'« Aufklärung », où la raison balaie comme superstition tout culte marial.

C'est dans le domaine des arts et de la littérature que le regard sur Marie va se renouveler au XIXe siècle, non sans poser question, car on assiste, dans le mouvement romantique, à une sécularisation des contenus bibliques qui continue à faire problème aujourd'hui. Il s'agit, dans cette ligne de pensée, non plus de Marie, mais de « l'éternel féminin », et il est significatif

que chez Schleiermacher « toute mère puisse être appelée une Marie ». Marie devient le symbole maternel par excellence qui se prolonge bien en dehors des églises et qui sera investi de tout un contenu mythique.

La proclamation par l'Eglise romaine des dogmes de l'Immaculée Conception (1854) et de l'Assomption (1950) relance le débat théologique au sein du protestantisme habité à la fois par une écoute compréhensive et par le net refus de la mariologie.

Aujourd'hui, l'œcuménisme et la fréquentation des autres sensibilités confessionnelles nous font découvrir la richesse dont nous nous sommes privés en occultant une figure féminine centrale de la foi chrétienne ; d'autre part, le féminisme nous provoque à repenser avec Marie le rôle des femmes dans l'accueil et dans la transmission du message de l'Evangile.

Ce qu'on peut retenir de ce très rapide survol, c'est que la volonté d'épuration des Réformateurs a provoqué un effet certainement non voulu par eux : celui d'effacer la figure de Marie (et, par là, l'élément féminin) de la théologie et de la vie des Eglises de la Réforme. En retirant à Marie son rôle de consolatrice qui parle au Christ en faveur des humains, la théologie protestante a perdu au passage quelque chose de la dimension affective liée à cette figure. Marie s'est intellectualisée et, du même coup, elle est devenue moins proche des croyants.

La contribution que le protestantisme pourrait apporter au débat sur Marie serait de reprendre les intuitions fondamentales des Réformateurs qui avaient bien vu qu'il s'agit de fonder bibliquement et christologiquement la mariologie. Marie peut et doit avoir une place dans la prédication et dans l'annonce du Christ. Elle est l'occasion de méditer et de célébrer la façon dont Dieu s'y prend pour incarner sa promesse dans nos vies.

La théologie doit plus que jamais exercer sa fonction critique et réformatrice pour désencombrer Marie aussi bien de la « mariolâtrie » que de la « féminolâtrie », car Marie ne peut être ni le produit de notre imagination pieuse, ni le fourre-tout de la féminité. L'enjeu actuel est de retrouver la trace de la jeune femme de Galilée, de la Myriam de l'Ecriture, pour la libérer du carcan idéologique dans lequel aussi bien les hommes avec leurs peurs que les femmes avec leur désir de revanche l'ont enfermée. C'est à cette condition qu'elle redeviendra pour les femmes et les hommes d'aujourd'hui une compagne dans la foi et le témoin essentiel de l'invisible présence de Dieu venu habiter la chair des humiliés.

Francine Carrillo

Marie, témoin privilégié de la folie de Dieu

En choisissant une femme sans pouvoir pour servir ses desseins, Dieu a donné la preuve de son inimaginable liberté.

Piero della Francesca : « Annonciation », San Francesco, Arezzo : Dieu a choisi une femme sans pouvoir.

Rencontrer Marie aujourd'hui, c'est d'abord chercher à la regarder en face, et non de bas en haut, pour instaurer une rencontre de femme à femme. C'est, à ses côtés, essayer de saisir quelque chose de ce que fut sa vie et sa relation avec son Fils. Cette manière de se situer rejoint d'abord celle des Eglises de la réforme qui soulignent toujours, et parfois exclusivement, la qualité humaine de cette jeune femme de la campagne, habitant loin de Jérusalem et des instances qui ont alors pouvoir sur la pratique religieuse juive. Geste de folie diront certains.

Pourquoi choisir parmi les gens sans pouvoir, de plus une femme ayant déjà renoncé au rôle de mère, donc aussi au pouvoir qui lui est lié ? Pourtant c'est vers elle que Dieu va, à elle qu'il adresse la proposition de collaborer à son œuvre.

Et, chose inouïe, elle consent à cet étrange retournement de situation.

Folie guérisseuse que ce premier pas de l'histoire du salut. Ne réconcilie-t-il pas Dieu avec la fonction maternelle ? Cette partie de l'identité féminine à laquelle s'attachait la punition d'Eve dans l'histoire de la Genèse est maintenant requise comme moyen de collaborer à l'œuvre divine.

Cette folie de Dieu, Marie la manifeste encore aujourd'hui en demeurant la plus proche des êtres sans pouvoir. Elle est toujours un témoin de l'inimaginable liberté de Dieu.

Mère de Jésus ou mère de Dieu ?

Toute femme qui attend un enfant établit, avec lui, un rapport particulier, unique. Le rapport de Marie à Jésus constitue le point focal de la distinction entre la position des Eglises de la réforme et la tradition catholique.

Ces derniers nomment volontiers Marie : mère de Dieu. Les autres verront plutôt en elle la mère de Jésus.

Sans vouloir résoudre ici toutes les questions articulées à cette relation, nous voulons rappeler que Marie n'est pas seule dans sa fonction de mère, mais qu'elle l'est par et avec Dieu l'Esprit Saint, qu'il est donc difficile de synthétiser son rôle en une seule formule comme celle de mère de